

La séance

Pierre DesRuisseaux

Number 10-11, 1980

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/15389ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

DesRuisseaux, P. (1980). La séance. *Moebius*, (10-11), 49–56.

PIERRE DES RUISSEAUX

«...une raison de vivre, une cause pour mourir, une explication de la mort, voilà où commence la civilisation humaine.» — G. Gennari, Ce monde où je vis

«On a mis quelqu'un au monde, on devrait peut-être l'écouter.» Harmonium, groupe rock québécois.

«Le monde est plein de concerts, il frémit d'une amoureuse ivresse; mais l'aveugle peut-il lire dans un miroir?» Soadi, Boustan.

La séance

Du dedans, on n'entend pas frémir les feuilles d'érable et de hêtre frileux. Mais très loin, dans la rue, on dirait des voitures, des motocyclettes au bruit suraigu d'abeilles et de libellules. Même, on cherche à ignorer la ville; c'est l'histoire sortant de terre, au même endroit, dans le même espace qu'hier, quand on a voulu rejoindre le spectre ruisselant, lui s'accrochant à son passé par la seule chaleur du silence lourd insinué au milieu de nous quatre. Nous avons plongé vers l'intérieur, vers ces formes qui se cherchent, ou se figent dans la peur lors de l'approche, émergeant à travers les rainures faites par notre désir d'aller ailleurs, vers le passé.

Soudain, ce qui avait été un instant possible s'estompe, disparaît avec simplicité malgré tous les soins mis par nous dans la séance : l'on se retrouve seuls, la tête en jachère, muets encore de ce silence d'avant, les yeux effacés par la profondeur d'où nous étions à peine revenus. La séance, certains jours, dure peu. D'autres séances débutent en douceur (nous sommes accroupis, en rond au milieu de la pièce, nous efforçant, par concentration, de rejoindre l'ancienne trace du spectre), puis s'étirent de façon continue au travers de chemins tortueux, fluides, comptés dans le temps. Cela, bien entendu, exige une extrême concentration de notre part, nombre de spectre (ou élémentaux), abandonnés, ne possédant pas le pouvoir ou la volonté de se déplacer jusqu'à nous. Certains refusent d'être enlevés de leur monde, d'autres cherchent vraiment à ne pas venir, se défilent derrière le secret, s'arrangeant pour trouver une sortie dans le mensonge, des faux-fuyants trop faciles que nous arrivons tôt ou tard à éluder.



OUROLERES



Es-tu étranger?

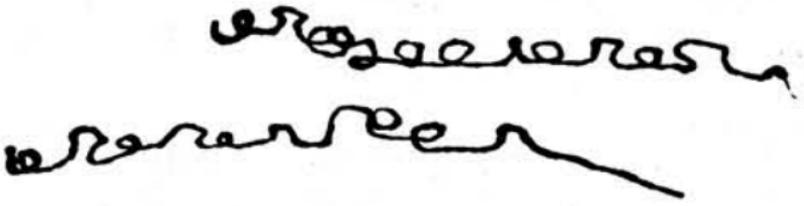


Ta rationalité?

D'aucuns se maintiennent dans le mutisme, refusant l'échange. Depuis si longtemps qu'on essaie de s'arranger avec. C'est vexant à la fin. parce que, comme de raison, le plus difficile est d'amorcer le dialogue.

Donc, nous étions quatre assis en rond par terre, à nous tenir par la main pour augmenter l'énergie. À un moment donné, on sentait une présence, avec des manques; l'organisateur de la séance a dit qu'un esprit était avec nous, il s'agissait d'une affirmation sérieuse sur des faits à propos desquels je ne cacherais pas mon scepticisme : il ne se passait rien. L'intimité d'un homme, qui deviendrait en l'occurrence la mienne, n'appelle pas toujours de réponse même si elle suscite inmanquablement des questions. Il y avait effectivement des questions, il y avait aussi un tel homme, mais invisible, qui nous frôlait, incertain, ignoré encore, qui cherchait donc, avec la seule certitude que nous arriverions à lui, un sentier jusqu'à nous. Un homme en deça de la mort, qui aurait à répondre, reconstituer son itinéraire, à charge pour chacun d'entre nous de chantourner son visage, de sonder un passé profond mais néanmoins présent, dans les limites de son intimité noueuse. S'il avait aimé venir nous parler, ç'aurait été sur cette simple feuille de papier que nous avions en face de nous, à travers le crayon tenu à bout de bras et d'une seule main pour arriver à capter des mots, se rejoindre par delà les barrières. S'il arrivait que l'un des quatre présents flanchât à ce moment, la séance était foutue, la communication si laborieusement amorcée, coupée; nous allions prendre un café à la cuisine, la voie, rompue, serait reprise à la séance suivante. Mais cela n'arrivait pas.

Passé plusieurs minutes d'attente au cours desquelles rien n'était révélé, tout à coup un crayon se mettait à bouger. Instinctivement alors, nous comprenions que la voie était ouverte. Dès lors, les mots pourraient venir, le passage tant espéré s'enfonçant dans l'au-delà. Sans se lasser, les questions surgissaient, à peine brisées par le craquement des planches du plancher quand quelqu'un, par malheur, se mettait à bouger. Le silence dans la pièce nous enveloppait un peu, traversant le temps, l'espace refermés à travers des civilisations, des époques, des

Two lines of handwritten scribbles. The top line consists of several small, connected loops and curves. The bottom line is a single, more continuous line with some undulating movement.

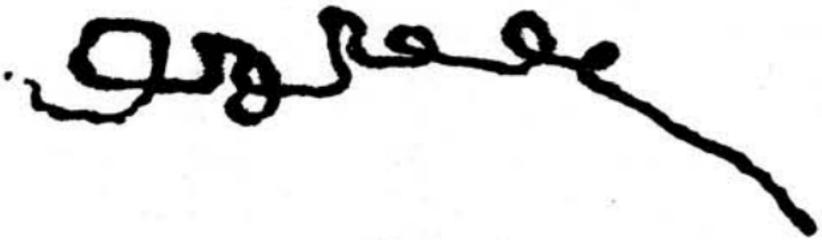
Es-tu l'esprit d'un participant à la séance?

A single, thick, dark handwritten stroke. It starts with a circular loop on the left and then extends as a slightly curved line towards the right.

Es-tu l'esprit d'un mort?

A single, thick, dark handwritten stroke. It begins with a circular loop on the left, followed by several small humps, and then tapers off to the right.

Est-ce que tu m'as connu avant ce soir?

A single, thick, dark handwritten stroke. It starts with a circular loop on the left, followed by several small, rounded humps, and then extends as a line towards the right.

Ton nom?

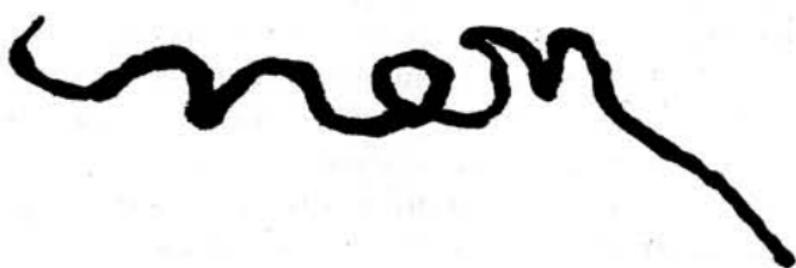
A single, thick, dark handwritten stroke. It begins with a circular loop on the left, followed by several small humps, and then tapers off to the right.

Est-ce que tu te nommes Aleyo?

contrées, dans le vaste désordre d'un matin. LUI s'immisçait parmi nous quatre, Marjo lui avait demandé son nom. Ç'avait été mon crayon qui s'était mis à bouger, d'abord lentement mais sans avancer : il aurait fallu qu'il se déplace davantage pour que je puisse distinguer dans ces volutes, ces circonvolutions, ces spirales apparemment anarchiques qui s'inscrivaient sur la feuille, des signes, eux-mêmes indices de ce qui devait avoir été simplement effacé. D'où ces mots, ces interrogations : « Est-ce que vous me connaissez ? » Rituel d'une sorte de réalité translucide rattachée à des chemins habituellement déserts. Nous suivions à la trace un itinéraire incertain. Le trait sur la feuille, avançant, d'abord malhabile, se mettait à vouloir proférer quelque chose, un homme tapi derrière des barrières obscures allait nous parler. Des bribes devenaient mots. Lapidaire, un « oui » surgissait (soudain) de la profondeur du passé. Quant à nous, de part et d'autre du miroir, tant bien que mal, nous envisagions d'avancer, de nous rejoindre où le passage, par-dessus les rigoles, surplombe une sorte de labyrinthe nouveau.

Je marchais sous l'arche légère du temps. Je me demandais : est-ce un esprit mort arpentant une série de chemins cachés ? Sans doute, comme il arrive que l'existence dont on suit le fil pénètre même tout à coup dans un infini auquel on n'avait pas songé. On s'avance pour le rejoindre. Au bout, personne, tout y est fermé.

Cette voie, elle menait à un nom : Alejo ou Alayo. (Mais je pense que c'était de nous qu'il sortait, s'entend de notre souffle.) Ce n'est pas que les êtres soient si faciles à oublier : depuis, j'y ai songé tant de fois, plongé dans le silence... Mais je n'ai fait, semble-t-il, qu'effleurer un pays. Mieux eut valu sans doute que ce nom demeurât oublié. Puis, à force de suivre le nom sur la feuille, je me mis à comprendre qu'il avait un âge : 568 ans, période au terme de laquelle il devait se remémorer les traces suivies par son passé. En fait, il est probable qu'il ait été bien autre chose, en tout cas plus que cela de tracé sur la feuille, invisible. Tout est à découvrir dans le sens que l'on ignore. La question de savoir comment il se nommait dans ce temps lointain — tant d'années s'étaient-elles donc écoulées ! — fusa de l'un d'entre



Est-ce que tu connais
d'autres participants à la séance?



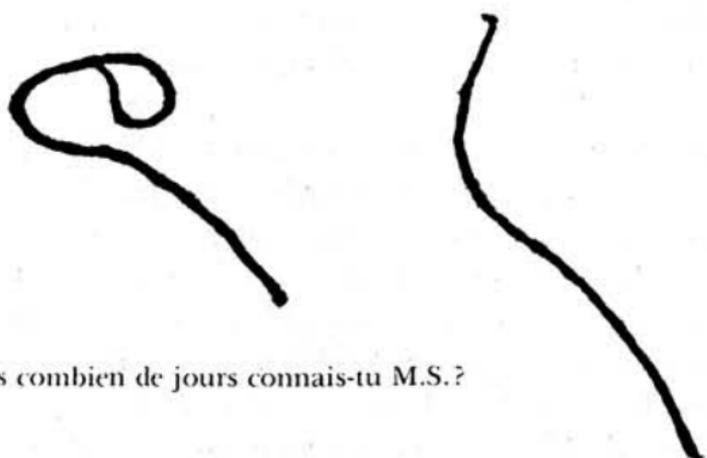
Depuis combien de temps connais-tu P.D.R.?



568 ans?



Connais-tu un autre participant?



Depuis combien de jours connais-tu M.S.?

Depuis combien de jours?

nous, qui avait été muet jusque-là. Avec la plus extrême lenteur, mon crayon, en réponse, s'était mis à marcher. Il venait, montait, descendait, désignant à travers l'étroite ligne s'étirant sur ma feuille, l'ombre plus nette d'un corps vu de dos. Je revois ce nom, reporté dans la mémoire : OUROLERES, répondant en soi à une autre finalité que la mienne (est-ce que je me trompe ?) et déjà, à d'anciens devis. Car il y a des fissures qu'on trouverait amplement confirmées si seulement le rêve nous le permettait. Et aussi des champs souterrains, comme le montrent certains plans découverts. IL devait nous éviter tandis que nous étions en attente. Parce que, plus j'y songe, plus je crois qu'une infime partie de tous les sentiers reste ouverte. Seule l'âme suscite l'imaginaire et quelquefois l'oubli.

Nous attendions, en vain, d'autres mots. L'écriture, soudain, se taisait, probablement pour que nous puissions écouter d'autres silences. Ainsi la séance s'achevait où les mots nous avaient laissés, là où le chemin commence.

Faudra-t-il donc tout reprendre, disparaître mais revenir à ce point précis de la bifurcation des chemins, en ce lieu absent où Alejo, Alayo, Ouroleres et moi ne formeront plus qu'un. Ainsi, les chemins, par recoupements successifs, seraient-ils alors redécouverts.



Présents :
Marjolaine Southière
Raymond Marcil
Pierre DesRuisseaux

